

Les yeux de Kitty semblaient prendre un éclat plus vif.

Ketty en état de supporter le voyage, toutes difficultés disparaissaient à son esprit, accoutumé comme il l'était à s'oublier lui-même.

Cette fois, ce serait à son bras que la jeune femme accomplirait cette dernière étape.

Et tous les obstacles éloignés, supprimés, il ramènerait enfin Julien devant Walter et Marie d'Avenel, qui ne croyaient plus revoir ni leur enfant ni le soldat qui le leur présenterait, en ployant le genou devant eux.

LXXVIII. — EN RETRAITE

Les journées s'écoulaient sans trouble dans la petite cabane de l'ermite.

Julien se rendait fréquemment chaque jour sur une petite éminence située à peu de distance et d'où l'on pouvait voir au loin.

Il veillait ainsi afin de ne pas être surpris par les houspailleurs de Stewart Bolton.

Le fils du chevalier d'Avenel n'osait croire que tous leurs ennemis eussent péri, engloutis sous l'effondrement du souterrain.

Il supposait plutôt que, ignorant où se trouvait la sortie de ces souterrains, ils avaient entièrement perdu la piste.

A moins que, leur nombre étant diminué et trop découragés, ils n'eussent renoncé à leur dessein.

Cette dernière hypothèse était la vraie.

Après la chute d'une partie de la voûte, sous la tentative désespérée de Christie de Clinthill, les houspailleurs étaient restés plusieurs minutes stupéfaits, terrorisés.

Après le premier moment de stupeur, ils se regardèrent les uns les autres.

Il manquait huit d'entre eux.

La barrière était infranchissable.

Puis leur âme était glacée par ce dénoûment succédant aux difficultés qu'ils avaient rencontrées. Pour tout dire : ils avaient peur.

A dire vrai, la terreur qui galopait les veines de ces hommes ne laissait guère place dans leur esprit à tout autre sentiment.

Stewart Bolton se sentit bousculé par eux en passant.

Un des premiers qui passèrent à côté de lui lui avait jeté un mauvais regard. Les autres ne le regardèrent même pas.

Et il se vit seul au milieu du souterrain, les houspailleurs s'éloignant avec une rumeur de ruche affolée.

Et, renonçant à tout, il pressa le pas pour les rejoindre.

Et ensemble, ils continuèrent à s'éloigner avec la même précipitation. Ils se trouvèrent bientôt acculés à l'étroit tunnel qui avait été le théâtre de la première résistance de Christie de Clinthill et de Julien.

Les cadavres de ceux d'entre eux qui s'y étaient mesurés contre les deux Ecossais semblaient en garder et comme en défendre l'entrée.

L'agent secret se sentit mal à l'aise devant ce spectacle.

Et, écartant violemment les houspailleurs, il se présenta le premier à l'entrée de l'étroit boyau.

Stewart Bolton, en sueur, épuisé, courait presque, appréhendant le moment où ils allaient se trouver plongés dans les ténèbres.

Désormais, il allait falloir s'avancer à tâtons.

— Nous ne sortirons donc jamais de ces lieux de damnation et de mort ! grogna l'un.

— C'est cet homme venu l'on ne sait d'où pour nous entraîner ici qui en est cause !

— Il est peut-être payé par la Stuart pour nous faire exterminer ! gronda un troisième.

Stewart Bolton avait entendu les injures et les menaces proférées contre lui. Il n'avait rien répondu.

Il n'avait qu'une pensée : sortir de ces lieux maudits dans lesquels lui aussi avait peur de rester.

Derrière lui, les houspailleurs se pressaient, aucun d'entre eux n'osant demeurer en arrière durant cette angoissante retraite.

Un moment pourtant, l'espion s'arrêta. Il n'en pouvait plus.

Il y eut contre lui un tassement de corps humains, les soudards se buttant contre l'obstacle qu'il leur opposait.

Puis, comme par suite d'une commune entente, tous ces hommes se laissèrent aller sur le sol, épuisés.

LXXIX. — LA PAÏE

Si le trajet avait été relativement court pour Christie de Clinthill, Julien et Kitty, de l'endroit où l'éboulement avait eu lieu à l'autre issue du souterrain, le chemin que Stewart Bolton et les houspailleurs avaient à parcourir était autrement long.

De là, l'accablement auquel ils avaient cédé, accablement, fatigue doublés par le désarroi dans lequel ils se trouvaient.

L'ancien intendant fut le premier à retrouver son énergie.

— Debout ! fit-il après avoir soufflé un instant.

Et il repartit, conduisant la lourde meute.

Il lui semblait qu'il aurait déjà dû être arrivé à la sortie, et il n'osait s'avouer son épouvante de s'être engagé dans une autre voie.

Une exclamation brève éclata sur ses lèvres desséchées après une nouvelle période de marche. Il avait cru entrevoir une clarté.

Il avança plus vite.

Les houspailleurs l'avaient également distingué.

Et ils se précipitèrent, comme des fous, en avant.

Ils traversèrent la grotte, sur le sol de laquelle gisaient des charbons éteints, restes du brasier que Christie de Clinthill avait allumé entre lui, Kitty, Julien et la horde anglaise. Ils y jetèrent à peine un coup d'œil.

Ils avaient hâte, eux aussi, de se trouver au dehors, de voir le soleil, le ciel, d'échapper à l'obsession de ces lieux.

— Enfin, j'en suis sorti ! murmura Stewart Bolton lorsqu'il fut arrivé à l'extérieur.

Lorsque les houspailleurs furent un peu reposés, ils sortirent les provisions qu'ils avaient emportées dans leur bissac et ils se mirent à manger.

Aucun d'eux n'eut la pensée d'en offrir à Stewart Bolton.

Celui-ci se dirigea vers le cadavre de l'estafier qui l'accompagnait précédemment, " son écuyer ", ainsi qu'il l'avait nommé afin de jouer au gentilhomme.

Cet homme était porteur de vivres pour eux deux, lorsqu'il avait été atteint par la balle du pistolet de Christie.

Stewart Bolton allait trouver sur lui de quoi apaiser sa faim, si les fauves nocturnes n'étaient pas déjà passé par là.

Le sac attaché au flanc du mort était intact ; les bêtes de proie, effrayées par l'énorme brasier allumé à l'entrée de la grotte et par le tumulte, avaient quitté le voisinage.

Tandis qu'il mangeait, l'ancien intendant étudiait les houspailleurs du coin de l'œil, attendant qu'ils fussent rassasiés, pour leur proposer de se remettre en campagne.

Mais, leur repas terminé, les Anglais se réunirent à l'écart. Et ils se mirent à discuter à voix basse.

Deux des soudards se détachèrent enfin du groupe et se dirigèrent vers lui.

— Voici, commanda brutalement l'un d'eux. Les camarades et moi, nous en avons assez. Le tiers des nôtres est resté sur le carreau, y compris notre sergent. Versez-nous notre paie ; nous allons retourner au camp.

Il voulut pourtant parlementer.

N'ayant jamais reculé devant rien lorsqu'il y avait de l'argent à gagner, il comptait sur la toute-puissance de ses promesses.

Son interlocuteur l'interrompit sans ménagement dès les premiers mots :

— Ce que vous nous promettez, nous l'avons déjà gagné amplement. Payez-nous, puis restez ou venez avec nous, comme vous voudrez.

— Mes camarades viennent de me nommer leur sergent à la place de celui que nous avons perdu, et ils n'attendent que mon commandement pour se mettre en marche.

Stewart Bolton comprit qu'il était inutile de discuter.

— Je n'ai pas assez sur moi pour vous contenter, dit-il d'un ton hypocrite. Retournons au camp puisque vous refusez d'achever ce qui serait pourtant si facile. Là, je pourrai vous payer généreusement.

En parlant ainsi, l'espion mentait. Il portait sous ses vêtements une ceinture bourrée d'or.

Mais il espérait trouver un moyen pour échapper aux bandits.

Et, s'il ne parvenait pas à leur glisser entre les doigts durant le trajet, une ressource lui restait.

Arrivé au camp anglais, il présenterait ses pouvoirs au général et demanderait l'arrestation des houspailleurs.

Le nouveau sergent des partisans réfléchit une minute.

— Soit, dit-il, pensant en effet qu'on ne voyage pas par les montagnes et les forêts avec de grosses sommes. Nous allons donc repartir ensemble.

Il alla retrouver ses hommes. Ceux-ci se rapprochèrent.

Et Stewart Bolton s'aperçut que, sous prétexte de disposer les